

De la table à la fenêtre

Yvon Rivard

Volume 30, numéro 1 (175), février 1988

Sept Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31526ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, Y. (1988). De la table à la fenêtre. *Liberté*, 30(1), 28–31.

YVON RIVARD

De la table à la fenêtre

Je décidai d'être un vaste pays.

PETER HANDKE

Dans mon bureau, il y a deux tables: l'une est placée devant la fenêtre, l'autre devant le mur. La première est réservée aux tâches quotidiennes, profanes (notes de cours, factures, correspondance etc.), la seconde à l'écriture. Ce matin, pour la première fois, j'écris sur la première au risque d'être distrait par tout ce qui l'encombre (dont le téléphone que je n'ai pas débranché) et la sollicite: le ciel, les arbres, les maisons, les bruits de la rue.

J'ai pris cette décision après avoir relu les quelques articles que j'ai consacrés au Québec depuis une douzaine d'années. L'un d'eux s'intitulait «Contempler le mur» et je me suis demandé s'il n'y avait pas justement un lien entre le fait d'écrire face au mur et cette prose réflexive, concentrée au point d'en être hermétique, fermée à force de vouloir tout comprendre, tout embrasser. Le principal défaut de ces textes, c'est qu'ils sont trop tendus vers un centre qui serait fixe, une conclusion qui serait définitive. On dirait que le Québec me condamne à un discours cosmogonique ou eschatologique. Me sera-t-il possible, un jour, d'écrire (sur le Québec) sans être obsédé par les questions insolubles de l'origine et de la fin? Car, enfin, la seule chose qui importe et dont je dispose, c'est le temps qui se déroule entre ces deux impensables, le temps que me donnent, reprennent et me redonnent le bruissement des feuilles, le désordre de la lumière au crépuscule, les miaulements de mon chat et les êtres que j'aime. J'ai donc changé de table dans l'espoir d'alléger, d'aérer

ce (dernier?) texte sur le Québec. Ne risque-t-on pas de perdre (de vue) le Québec à trop vouloir le sauver (cerner)?

La relecture de ces textes m'apprend aussi que ma relation avec le Québec va à contre-courant de celle de la plupart des intellectuels québécois. Quand ceux-ci pensaient, définissaient ou défendaient le Québec, je les invitais à rentrer chez eux; quand ils ont commencé à se retirer dans leurs œuvres ou leurs salons pour s'y livrer aux plaisirs ou aux regrets esthétiques ou autres, je leur ai reproché de désertier la place publique. Je pourrais disserter longuement sur mes contradictions. Pour l'instant, je retiens l'hypothèse suivante: si j'ai mis du temps à percevoir la nécessité de l'action et à m'intéresser au Québec, c'est sans doute que le Québec m'était donné, qu'il m'habitait et que je n'en ai pris vraiment conscience qu'au moment où ceux que j'appelais les «guerriers» se sont mis à l'abandonner («on a autre chose à faire») ou à le mépriser («on a mieux à faire»).

L'une de mes sœurs aînées, qui vit très modestement en province, vient de me téléphoner. Elle voulait louer dans le rang où nous avons grandi une ancienne maison de paysan convertie en chalet pour que toute la famille s'y réunisse à Noël. Elle déplorait qu'on ne se retrouve plus qu'à la mort de l'un d'entre nous, comme ç'avait été le cas récemment. Je lui ai répondu que c'était une excellente idée mais que j'étais déjà pris. La vérité, c'est que je ne pouvais dire oui à ce projet sentimental d'un retour quelque peu folklorique à la famille, à l'enfance, au passé. En raccrochant, je me suis demandé par quoi j'étais pris au juste. Par la peur de sombrer dans un temps et un espace perdus que je préfère retrouver par mes propres chemins faits d'images et de mots? Mes fictions sont-elles si fragiles que je crains de les exposer à la réalité dont elles sont issues? Par la gêne ou l'embarras d'avoir à supporter ces longs silences ponctués de conversations et de regards impuissants à combler la distance qui désormais nous sépare? Suis-je à ce point devenu autre que je ne puisse plus m'intéresser à leur destin, reconnaître ce dont je me suis détourné?

Je sais que cette mauvaise conscience a quelque chose de régressif, de mou. J'aurais dû débrancher le téléphone. On ne peut ni écrire ni penser sans se couper du monde, sans un minimum de solitude. Je comprends donc parfaitement ceux et celles qui ont

choisi d'une façon ou d'autre autre de s'éloigner du Québec pour mieux l'habiter, de le nier pour le maîtriser, de l'oublier pour mieux s'en souvenir. Comment peut-on espérer s'élever parmi ce peuple qui applaudit quand l'avion se pose sur la piste? Comment atteindre au succès ou à la rigueur intellectuelle dans ce pays qui craint les combats, glorifie la défaite et ne rate pas une occasion de sortir larmes, drapeaux et chansons?

Nous avons cru que la Révolution tranquille nous avait fortifiés, formés, libérés. Erreur, nous sommes encore affreusement familiaux, provinciaux, gélatineux. Nous avons cru à l'indépendance et à la sociale-démocratie. Erreur, nous sommes plus que jamais prisonniers de nos cartes de crédit. Oui, je sais tout cela, mais je ne peux m'empêcher de penser que cet échec est aussi le nôtre. Si les seuls risques que nous prenons désormais sont inscrits à la bourse, ce n'est pas que nous avons voulu nous enrichir (ambition nécessaire et légitime) mais que nous avons eu honte de notre pauvreté antérieure (d'où le confort et l'indifférence des nouveaux-riches). Si notre culture confond encore trop souvent opinion et réflexion, mode et modernité, imitation et création, c'est que nous sommes passés trop rapidement de l'ancien au nouveau, de l'ignorance au savoir sans reconnaître que l'un ne peut se nourrir de de l'autre (d'où la sottise des nouveaux diplômés). Si nous donnons encore trop souvent dans un lyrisme de mauvais goût, c'est que nous ne voulons pas admettre «qu'il n'y a pas d'émotion sans idées et pas d'idées sans émotion» (Valéry). Si la religiosité nous guette encore, c'est que nous avons décidé un jour, comme Bouvard et Pécuchet, que ça n'avait pas d'allure «d'en être encore à Dieu».

Qu'on me comprenne bien. Je m'inclus dans ce nous à qui je ne reproche pas son cheminement mais la tentation à laquelle il semble vouloir céder de se croire au-dessus du peuple, trahi par ce peuple trop lent à sortir de l'enfance, de la noirceur. Et je ne préconise pas pour autant un retour à l'agriculture ou à la messe dominicale, pas plus que je n'entends décourager toute démarche critique qui analyse et dénonce l'euphorie ou la bêtise du nouveau discours québécois de l'excellence. Je souhaite seulement que le Québec cesse d'être l'objet ou l'alibi des enthousiasmes béats (tout va bien puisque l'un de nous passe à Johnny Carson) ou des désespoirs adoles-

cents (ah! si nous vivions à Paris, à New York!).

Ma fille m'interrompt pour me lire son travail sur Nietzsche. Il y a un an, elle ne pensait qu'à fuir «ce pays où il ne se passe rien». Je lui lis mon article qui ne l'inspire guère: «Il y a plein de choses valables qui se sont faites, qui se font ici: pourquoi tu n'en parles pas?»

Elle a raison. Au fond, il faudrait regarder ce pays, comme on devrait regarder sa vie. Sans amertume et sans complaisance. Avec ce mélange de lucidité et d'amour, de patience et d'impatience, de certitudes et d'illusions qui seul permet de continuer à vivre. Si écrire sur le Québec, même face à une fenêtre, m'enferme dans une triste prose introspective, c'est que je suis encore loin de ce regard juste dont parle Peter Handke: «Quand je parviens à être juste à mon égard, à l'égard de la journée, à l'égard des autres, toute mélancolie se dissipe et c'est alors qu'est vécu le mot, le signe juste».

Parfois je me dis que le Québec a quarante ans, qu'il éprouve les mêmes doutes et la même fatigue que moi, partagé entre le désir de tout recommencer et celui de tout abandonner. Qu'arriverait-il si je cessais, pendant un certain temps, de faire le procès de ce pays et lui redonnais cette liberté du regard qui va de la table à la fenêtre?